

*Un exemple d'économie d'aubaine
sur un espace imaginaire :
espace caldoche et temps canaque
du Nord calédonien*

Jean-Claude ROUX

Cet essai porte sur les colons « caldoches » du Nord calédonien, c'est-à-dire du triangle septentrional de la Grande Terre calédonienne qui s'étend de Temala (commune de Voh) sur la côte ouest à la pointe de Boat Pass, et de ce point jusqu'à la rivière Ouaime sur la côte est (commune de Hienghene).

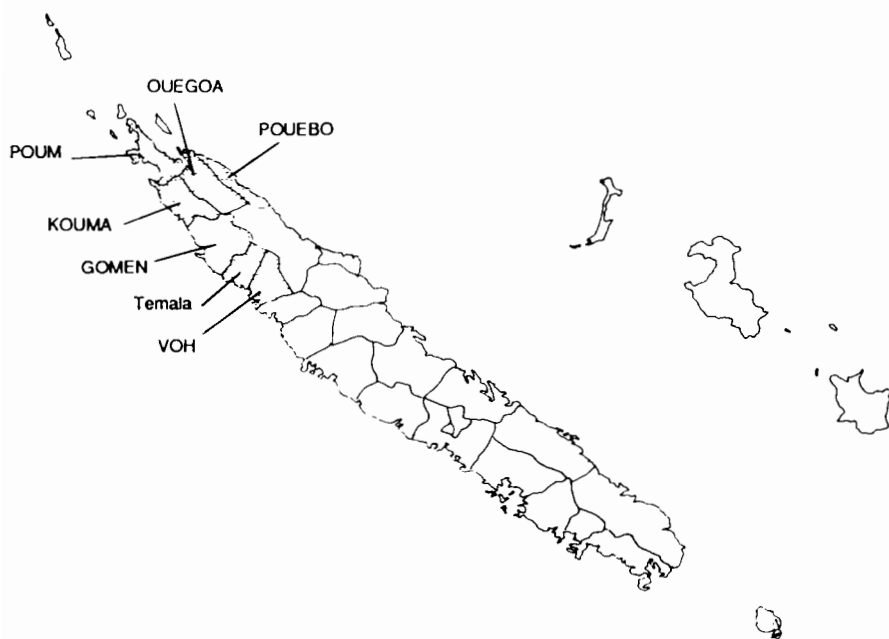


FIG. 1. — Le Nord calédonien

Divisé en communes appartenant aujourd'hui à une région, le Nord calédonien a une superficie de 3 000 km² (Poum, Koumac, Kaala, Quegoa, Pouebo) et une population de 8 000 habitants approximativement.

Longtemps isolé de Nouméa (à 400 km), le Nord calédonien fut l'un des premiers lieux de contact entre les Européens et les Mélanésiens (DOUGLAS, 1972), puis connu, après une « pacification » difficile, un petit boom minier (or de Fern-Hill, cuivre de Pilou, La Balade, plomb et zinc de Meretrice, cobalt de Chagrin et Poum). La fermeture en 1962 de la mine de Thiebaghi, puis le boom du nickel dans le sud de l'île à partir de 1968, vont marginaliser, malgré de grandioses projets miniers à Koumac ou à Poum, l'économie de cette région et redonner un intérêt au secteur agropastoral, unique source d'activité locale avec la petite pêche. L'économie rurale de la zone fut caractérisée par l'existence jusqu'au début des années 80 d'un grand domaine, la Société de Quaco (32 000 ha pour cette société, créée en 1869), de quelques propriétés de moyenne importance (plus de 500 ha) et de propriétés plus petites souvent isolées et obtenues au titre des concessions domaniales attribuées aux anciens libérés, aux colons Feillet (à Voh et Gomen), puis aux « enfants du pays », c'est-à-dire aux fils des premiers colons.

Notons que la population de la région, pour plus des deux tiers, appartient à l'ethnie mélanésienne, qu'il n'y a pas de groupe polynésien, que le peuplement d'origine asiatique, jadis sensible, est devenu résiduel.

Quant aux « Caldoches », c'est-à-dire aux descendants des Européens ayant fait souche dans la région, ils sont en général le produit de mélanges, parfois complexes, au fil des générations.

Précisons que la même situation, plus ou moins marquée, se rencontre aussi chez les tribus côtières mélanésiennes, moins fréquemment dans les tribus longtemps isolées de l'intérieur et du Diahot.

Au plan foncier on notait en 1983 la présence de 495 propriétaires disposant de 65 000 ha en propriété et de 200 locations du Domaine public couvrant 29 000 ha. En régulière extension jusqu'en 1974 par le jeu de l'attribution de concessions ensuite cédées en pleine propriété, cet « espace-colon » a connu, depuis, une diminution sensible dans certaines communes du fait du rachat des terres pour la réforme foncière. Plus de la moitié des surfaces comme des propriétés procédait du patrimoine des anciennes familles fondatrices, en place depuis un siècle environ, bel exemple de conservatisme foncier.

Une étude des caractéristiques des propriétaires fonciers indiquait en 1983 que la majorité d'entre eux était constituée de personnes âgées et qu'un nombre important de propriétés était en succession. Au point de vue professionnel, moins d'un tiers des propriétaires faisait de l'agriculture leur activité principale. Cela s'expliquait par la dominante d'un élevage extensif peu rentable, bien que peu exigeant en investissement dans la pratique courante, l'amateurisme de certains, l'absence de moyens techniques et financiers de la majorité et une qualité souvent médiocre des sols, aggravée par des conditions climatiques irrégulières¹.

Plus qu'économique, l'élevage, qui dans le Nord nécessite trois, voire cinq hectares par tête de bétail, est devenu souvent un style de vie, une manière de traverser les crises propres aux cycles miniers calédoniens, donc une façon aussi de rester libre dans un épanouissement « naturaliste » (ou écologique) autorisé par les faibles densités, l'acceptation d'un bas niveau de vie et les facilités données par la chasse et la pêche. Economie d'aubaine sous-tendant une vision du « temps arrêté » sur un espace colonial d'origine, remodelé régulièrement par l'évolution du politique, telle pourrait être une définition introductive à la situation du Nord calédonien et de sa population d'origine caldoche qui vit une transition capitale de son existence, de ses habitudes, de ses fondements mêmes, en tant que groupe humain original.

1. L'agriculture, en 1985, représentait 5 % du PNB calédonien.

L'état de colon

Dans le Nord comme dans d'autres régions de Nouvelle-Calédonie, être colon est d'abord un « état » (et non pas une « situation » privilégiée socialement). Si le mot « colon » est souvent mal perçu et mal compris, au moins par le visiteur métro-

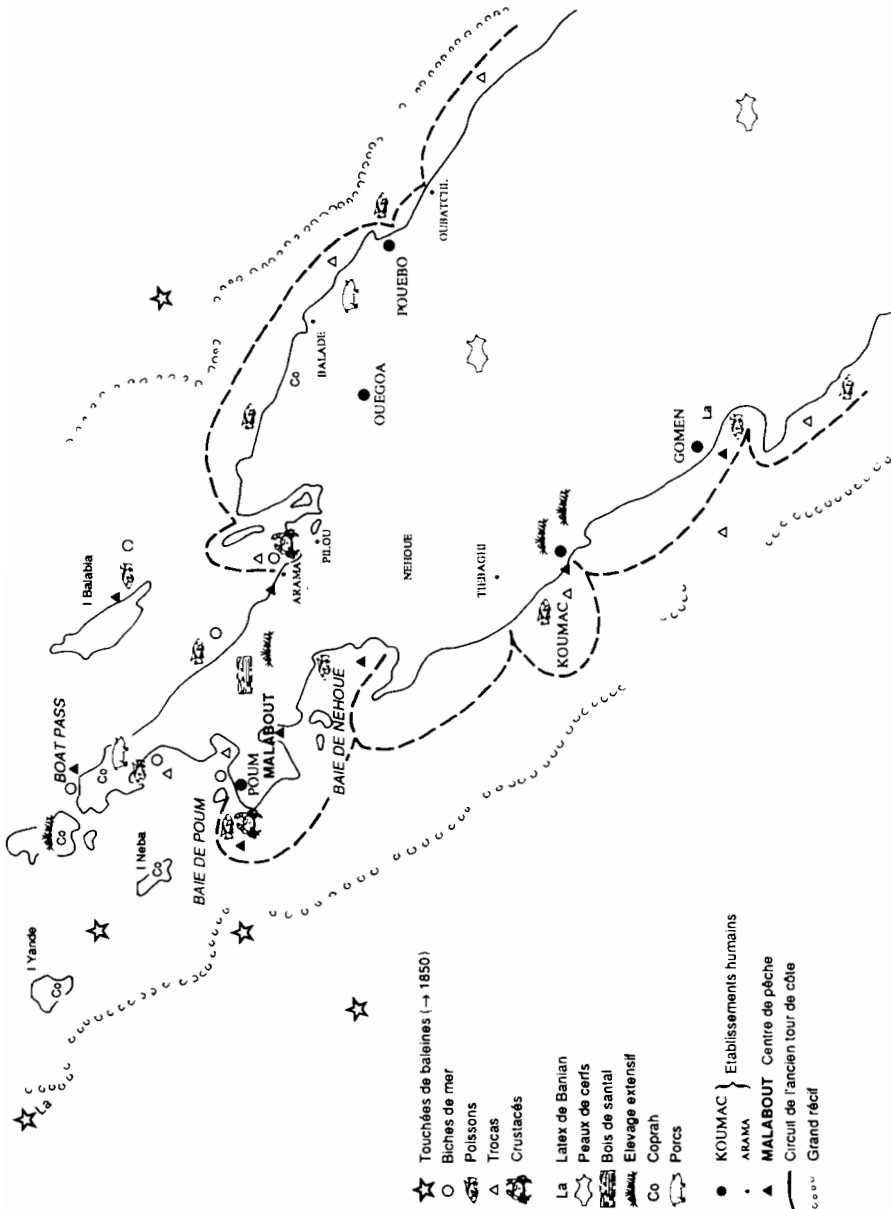


FIG. 2. — Les premiers circuits d'économie de prédation

politain, en Nouvelle-Calédonie, ce mot ouvre une série de connotations, relevant souvent du « non-dit » social, et intéressantes à ce titre. Si l'on se place dans une analyse en terme de sémantique diachronique, le colon est un des personnages clés, un des pivots du théâtre historique et social du territoire. En effet, devenir colon a été une possibilité offerte à la quasi-totalité des groupes humains qui ont abouti en Nouvelle-Calédonie et y ont fait souche. Ainsi les hommes des métiers de la mer (le plus ancien de ces groupes), marins, baleiniers, santaliers, pêcheurs (de perles de troca, de nacre, de poissons à fumer, de trepang), ont donné, après fixation à terre, abandon ou adaptation de leur métier initial, de nombreux colons qui tout en assurant une mise en valeur rurale ont maintenu ou adapté une activité liée à la mer. Tels furent les colons pêcheurs du Nord et de Poum, les « faiseurs de coprah » ou les trafiquants qui ouvrirent des comptoirs sur leurs propriétés. La mine fournira aussi un contingent notoire de colons, comme le commerce et les milieux d'affaires. Mais, c'est surtout l'administration qui directement (par la Pénitencière) ou indirectement (par ses propres agents) étendra largement la cohorte des colons locaux.

Le bagne va donner au colonat le fort contingent des « concessionnaires » (ALBERTI, 1909), c'est-à-dire des libérés de bonne conduite, jugés dignes d'obtenir un lopin de terre leur permettant de renouer avec une vie respectable et d'assurer leur « rachat ».

Des « libérés », volontairement, soit par goût, soit par hasard, ou par rencontre de l'âme sœur, choisirent de se faire oublier en devenant colons.

A côté de cette veine, plus ou moins aventurière et fruste souvent, des fonctionnaires ou militaires obtenant leur « permission » de congé, bénéficièrent d'attributions foncières qui les transformèrent en colons. Enfin, « l'establishment » de Nouméa, souvent d'origine cosmopolite, se plaira à avoir des propriétés plus ou moins importantes qui serviront de thébaïdes, de lieux de retraite, mais seront souvent aussi rigoureusement mises en valeur par un propriétaire qui, par goût comme par intérêt, aimait la terre et son caractère lucratif.

Ainsi, l'hétérogène cosmos social calédonien va-t-il se trouver orchestré par sa situation par rapport à la terre. L'état de colon pour beaucoup signifiera trouver une autre nature, une nouvelle virginité sociale, compte tenu des réalités de l'époque. Pour d'autres, il leur permettra d'assumer leurs goûts, leur amateurisme ainsi qu'on le vit dans le cas de fils de familles plus ou moins fortunés qui vinrent jouer avec plus ou moins de succès au « gentleman-farmer ».

Dans la France australe calédonienne, décrétée colonie de peuplement, « être colon » prit le sens d'une promotion et d'un recommencement social. Pour les humbles, les plus nombreux, être colon c'était participer à une nouvelle citoyenneté s'intégrant dans une nouvelle société. Cet état de colon a donc été vécu par beaucoup, d'abord, comme un état de rédemption et de renaissance sociale effaçant officiellement un passé lourd et permettant, par la propriété foncière, l'enrichissement moral et matériel qu'elle supposait, donc l'accession à une nouvelle dignité. Celle-ci s'insérait dans une quasi et/ou pseudo « nouvelle société coloniale » qui allait attirer des individus cosmopolites, souvent hommes d'expérience et un tantinet aventuriers par goûts et obligations.

Dans un parfum d'aventure...

On ne comprendrait rien à la psychologie des gens du Nord si l'on ne prenait pas en compte ce qu'a été, il y a tout juste un siècle, la réalité de la vie quotidienne et la riche diversité humaine de certains de ses acteurs. Recréons d'abord un Nord qui constitue un quasi-archipel, intérieur à la Nouvelle-Calédonie et relié principalement par voie maritime à Nouméa et aux autres centres de brousse. Un Nord, lui-même fractionné en « îles » du fait du relief, de l'absence de voies de communications permanentes : Témala, charnière entre le Nord et la région de Voh, ne sera

colonisée par les colons Feillet venus de Voh que vers 1900, d'autres Feillet (venus du Berry) iront installer leur activité à Gomen (les Clavier, Gaudry, Fournier, Petit, etc.). Déjà, ils trouveront à Gomen des mineurs de cuivre (Lepigeon), des pêcheurs de troca, des « saigneurs » de banians (arbre qui fut exploité un temps pour son lait, utilisé comme caoutchouc) échappés ou libérés du bagne, des éleveurs cosmopolites de Ouaco, d'origine anglo-australienne (Martin).

A Gomen, voisinent le discret « communard » Lebreton, l'ancien secrétaire du ministre de la Guerre et futur président de la République Mac-Mahon (dont on garde encore le souvenir de la bibliothèque amenée de Paris) et le marquis de Suire, fils de famille en rupture de manoir, qui se vit attribuer le titre ambigu de « Marquis de la bitte »... Il y a aussi Lepigeon venu d'Australie comme chercheur d'or mais qui ne trouvera que du cuivre à Koumac...

Koumac n'est alors qu'une étape-relais, avec quelques anciennes et obscures familles déjà en voie de métissage (les Colleux et Boudoube) et la future « tribu multiraciale » des Weiss dont un des ancêtres, chassé en 1871 de sa patrie alsacienne avec son frère, deviendra un sculpteur réputé. Quelques grands propriétaires plus ou moins absentéistes y passent rarement (Brun et King). Au nord de Koumac, on trouve la Thiébaghi qui, à partir de 1900, va développer une active exploitation du chrome avec sa main-d'œuvre asiatique (village javanais de Thiébaghi), italienne plus tard. Plus au nord, Chagrin, puis bien après les mines de Poum (cobalt), un havre de paix pour les échappés de la pénitencière et les libérés. Et, de Koumac jusqu'à Poum, un *no man's land* peuplé de quelques isolés, souvent farouches, presque misérables, à Malabout, Golonne : les frères Vilotte y vécurent de façon spartiate, gagnant quelque argent frais des coupes de bois pour les mines, de pêche en baie d'Olane, de chasse vers les hauts d'Arama, de capture de bétail ensauvagé...

Poum, à l'époque, exploite quelques mines mais vit de la pêche, du coprah, du troca, de l'élevage de porcs et de la construction de bateaux côtiers. Quelques figures hautes en couleur y prospèrent plus ou moins aventureusement et largement. Ainsi la petite colonie créée par les Williams-Winchester, à l'îlot Mouac où ils étaient présents avant l'installation de la France (SHINEBERG, s.d.). D'origine anglo-australienne, charpentiers de marine de leur état, ces adventistes zélés prirent femmes métisses à Maré où elles étaient élevées par les missionnaires anglicans... Ces unions donneront des familles fécondes et on y gardera jusqu'à nos jours l'habitude de donner des prénoms anglo-saxons aux enfants, de faire le pudding les jours de fête, de garder une certaine « distinction ».

Les Williams-Winchester devinrent pêcheurs, colons, marins de cabotage, commerçants, interprètes (ils parlaient l'anglais, le « bichelamar », les langues de Belep et des Nenemas de Poum). A côté de ces quasi-nobliaux du colonat, vivaient des individus parfois plus hauts en couleurs contrastées : descendants d'Arabes libérés de Belep, Chinois venus faire du trévang ou du mouton à Boat-Pass (Otchine), du commerce de coprah (Ali Long) et d'autres métiers (Ha-Ho pour le porc). Quelques Scandinaves hantent la région (Stuart, Petersen à l'île Pott [Belep] où son gendre Mortensen viendra le rejoindre pour faire de l'élevage, tout en prenant la précaution d'amener son piano de Suède !). De nombreux autres Européens aux origines incertaines vivent dans la baie de Poum comme pêcheurs (Vincent, Frachisse, Duhamel) : certains ont un passé légendaire (tel Canaldo, qui après un duel meurtrier à Fidji dut changer de nom et abandonner son état de capitaine de navire) ; des femmes européennes « isolées » y apparaissent aussi et l'état civil de l'époque atteste au registre des naissances les nombreuses unions libres nomades qui supposent un certain laxisme des mœurs locales...

Un fils de famille venu de La Réunion, Turpin de Morel (TURPIN DE MOREL, 1956-1957), y sévit aussi en inculquant à sa « popinée » (femme autochtone) des discours grivois qu'elle récitait ingénument aux rares officiels de passage.

Pensons au « trésor de Boat-Pass », une marmite remplie de pièces d'or et enterrée au pied d'un cocotier. Elle valut à son propriétaire (Féréol, un libéré) une

mort jugée suspecte : elle a provoqué depuis des décennies des recherches artisanales discrètes et vaines... Pensons à l'île Baaba et à son infernale chaudière à fabriquer de la corde de coprah où s'abimèrent de nombreuses mains. Pensons aux troupeaux de bovins de la Maison Ballande mis sur Baaba et sur l'île de Balabio. Bétail qui s'ensauvageait en partie et qui, à marée basse, prit l'habitude de migrations vers la Grande Terre... souche des petits troupeaux sauvages qui hantèrent longtemps le Diahot et Arama et firent la bonne fortune des coureurs de brousse à niaoulis.

Face à l'île de Balabio, Arama, tribu canaque décimée par la peste vers la fin du siècle. Du village d'Arama, la distance était courte en longeant la côte pour arriver aux mines de Pilou et Ao où débuta l'aventure du cuivre qui porta de fabuleuses promesses, provoqua la création de Port-Pilou, d'une voie Decauville, d'un barrage pour l'eau. Pilou, où dans le cadre de « contrats de chair humaine » (LACOUERGE, 1973) furent amenés des dizaines de condamnés, qui après une rude journée de travail y étaient (dit-on ?) enchaînés le soir dans les geôles taillées dans la colline grillée par le soleil. Pilou, Balaguet, Noet, Javel, Forêt d'Oune, la Roche Mauprat, lieux-dits qui après l'arrêt de l'activité minière, devinrent une sorte de vaste *no man's land* entre la tribu d'Arama et les marais du Diahot. En effet, des nuées de moustiques obligèrent, jusqu'à l'introduction de tilapias dans les diverticules du Diahot, les rares voyageurs curieux ou les chasseurs à porter au visage et aux mains des toiles grillagées de protection... Seuls les grands clans des Napoléon et des Song se disputèrent longtemps les locations ou concessions de cette contrée revêche mais fascinante.

Enfin, les bouches du Diahot, seul fleuve notable du pays, porteur d'un rêve calédonien avec la création dans les années 1870 du « Commissariat de l'or » dans le Diahot avec siège à Ouégoa. Ouégoa fut un temps, avec son avant-port et sa fonderie de Pam, une sorte de Far-West « caldoche » où accoururent des chercheurs d'or professionnels venus d'Australie, voire de Californie, attirés par le mirage de Fern-Hill, où l'on ouvrit la première mine d'or à l'éphémère existence. Ouégoa où l'on aurait pu jusqu'il y a peu voir jouer les Dalton chez les Apaches. Ouégoa, longtemps obnubilée par ses pénitenciers, ses Arabes redoutés, ses « concessionnaires » qui s'inscrustèrent dans le paysage grâce à de nombreuses unions mixtes avec les autochtones. Et puis, le col d'Amos franchi (la route permanente d'accès ne fut créée qu'en 1948), voici la côte est avec Balade-Pouébo. Premiers lieux et hauts-lieux de la prise de possession, de la présence missionnaire, des premiers contacts (Cook), puis des conflits entre Européens et Mélanésien. Pensons ici aussi à l'éphémère filon d'or de Galarino, au projet avorté de Port-Tao et d'une fonderie. N'oublions pas, bien que cela soit plus proche de nous, la famille Janisel de Pouébo, dont le père, ex-employé des chemins de fer français, poussé dans le Pacifique par le mirage colonial, mit en valeur des rizières labourées par des charrues mues par traction électrique ! Comble du phantasme de l'exotisme, la maison familiale (aujourd'hui mairie de la commune) des Janisel, fut construite selon le plan d'une gare française !

C'est à partir de cette collection de souvenirs et de petites histoires locales, de personnalités pittoresques que doit se lire la psychologie sociale actuelle de la région, car on le devine, le Nord, c'est d'abord un cimetière de projets (ROUX, 1977), d'espérances, d'illusions, d'efforts vains, et de souffrances à la limite de l'humain parfois. On ne peut oublier aussi les dizaines de tombes anonymes de Téoudié (Gomen), Koumac, les tombes isolées des Japonais de Boat-Pass, les tombes de Ouégoa ou Pouébo avec leurs nombreux inconnus venus mourir là, échouer sans espoir de pèlerinage des leurs...

C'est de toute cette réalité, même si aujourd'hui, comme toute tradition orale, la réalité d'antan devient mythe et ce faisant se prépare à mourir bientôt définitivement à la mémoire historisante des hommes, qu'est faite la mémoire collective des Nordistes. Eux-aussi, ils entretiennent, discrètement peut-être, car ils sont pudiques, leurs traditions, leurs visions de l'époque des ancêtres fondateurs, le souvenir des misères familiales ou collectives subies, comme des jours fastes et libres d'antan...

Le Nord du temps arrêté

Que signifie la terre pour eux ? Ces arpents de niaoulis, de collines sèches, de bords de mer à mangrove, de vallées étroites aux lits caillouteux ?

C'est leur matrice, le lieu de rencontre d'un destin souvent imposé ou d'une espérance déçue, et d'une acceptation plus ou moins résignée. La terre est leur histoire, leur horizon, la dimension qui leur fut consentie. Largement métissées, longtemps marginalisées, souvent paupérisées, les familles de colons du Nord ont vécu jusqu'aux années soixante dans une sorte de ghetto géographique, hors duquel la faible scolarisation reçue ne permettait pas une évasion facile (nous avons relevé 30 % d'analphabètes ou quasi-analphabètes chez les Européens de Kaala-Gomen de plus de 14 ans, lors du dénombrement de 1974). Longtemps, l'espace étant ouvert, voire vide, le colonat du Nord a lentement glissé dans la facilité, le conservatisme, la routine d'une sorte de rêve naturaliste immobile, se satisfaisant de lui-même. Situation d'autant plus facile que, beaucoup de colons étant d'origines plus que modestes, le sens de l'ambition sociale, du confort, de la possession de bien matériels, des honneurs ne faisait pas partie des critères sociaux en vogue dans ce milieu fruste. Seuls luxes, la possession d'armes de chasse (parfois des collections), ou de bateaux de pêche, ou de chevaux de course... Plus tard de tracteurs surpuissants, sortes de gros jouets coûteux et peu utilisés.

D'ailleurs beaucoup de colons ne le devinrent qu'après des haltes professionnelles plus ou moins longues à la mine pour la majorité de ceux que nous connaissons parmi les vieux, à la plonge au troca ou à la pêche. Après cette initiation rude, compte tenu des conditions de l'époque, le jeune colon avait accompli avec plus ou moins de succès les rites de passage à la réalité de son monde local. Cela le confortait souvent pour revenir avec allégresse dans la propriété paternelle, la station-cocon. La famille, souvent nombreuse (5 à 12 enfants parfois) l'y attendait, le rythme de vie traditionnel et simple de la station le reprenait (BAUDOUX, 1973 et MARIOTTI, 1984). Qu'il était bon quand même d'être fils d'une station de Poum ou d'Ouégoa ! La chasse, la pêche, la quête des crabes, les conduites de bétail, les repas d'amis souvent pantagruéliques, le dressage des chevaux souvent ensauvagés ramenés du haut-Diahot... N'y avait-il pas de quoi occuper son homme avec intensité ? Et puis, de temps en temps, une virée au folklorique bal d'Ouégoa où « indigènes et blancs » se retrouvaient pour danser, les premiers regardant les seconds pendant longtemps..., puis à la sortie souvent, la bonne bagarre pour une tête de bétail disparue pour laquelle on demandait des comptes à un voisin inamical, pour un manque « d'égard » à la cavalière du soir ou une vieille jalousie...

Il y avait aussi « la ponce », la bagarre, plus ou moins rituelle entre autochtones et Européens, souvent après boire, l'arrivée des notables, maires, chefs de tribus, voire de l'unité des deux gendarmes locaux venus pour calmer les esprits... et rétablir l'ordre républicain...

Enfin, après le temps des amours buissonnières arrivait le temps des unions durables. Souvent « on démarrait à la colle » comme à la saison des gomme en se mettant en concubinage avec une voisine, une parente plus ou moins lointaine, une « popinée (fille) de tribu ». Si la famille était nombreuse, la propriété exigüe, on s'efforçait, par relation avec un notable de Nouméa ou un conseiller général, d'obtenir une concession, ou des locations intéressantes. Cela était facile aux enfants du pays qui longtemps bénéficièrent des fameux « 25 comme enfant du pays + 175 de mise en valeur » (hectares). On construisait sur la concession une maison de tôle ondulée ou une case en torchis, façon européenne ou façon canaque, selon les ressources. Près d'un creek (ruisseau) permanent, on plantait un potager, des taros, des ignames, quelques bananiers. La chasse régulièrement rapportait cochons sauvages, roussettes, cerfs, chèvres ensauvagées. Les creeks parfois abondaient en crevettes et si on était proche de la mer, un « coup de pêche » améliorerait sans peine l'ordinaire. Pour le faire-valoir de la station, si on avait des économies, on achetait un troupeau. Sinon, on allait travailler quelque temps à Koumac ou « sur mines »

pour se constituer un magot pour démarrer. Jusqu'en 1940, voire 1960, dans certaines zones du Nord, peu ou pas de barrières ; quant aux soins du bétail, jusqu'à l'introduction des tiques par les mulets de l'armée américaine, les baignades du bétail n'existaient pas...

Le troupeau une fois constitué était souvent laissé à l'état de nature. Seules opérations ayant une certaine régularité : le marquage des veaux et le recensement du bétail. Cela donnait lieu à des réunions des membres d'une même famille, avec les stockmen mélanésiens loués à forfait ; amis ou curieux y participaient aussi et le soir se retrouvaient unis par la solidarité du travail commun, des émotions vécues intensément. Car souvent les troupeaux s'étaient cachés, défiant les sollicitations des cavaliers rabatteurs qui les poussaient vers les couloirs de calicots aboutissant aux paddocks. Alors sifflaient les « stockwhips » (fouets), rageaient les « chiens bleus » introduits d'Australie (notons l'introduction dans le vocabulaire courant de nombreux termes d'élevage apportés par les Australiens). Le rabattage prenait des allures de traque, de chasse parfois plus ou moins épique où l'on n'hésitait pas à « flinguer à la Winchester » un vieux taureau rétif.

La station a ainsi créé un climat spécial de complicité et de participation à un mode de vie commun ; il en fut de même pour d'autres catégories de colons plus orientés sur les activités de la mer. Pensons aux colonies saisonnières de colons pêcheurs de Balabio, des îles du Nord, qui se retrouvaient pour la plonge au troca, la pêche. Communautés humaines étroites bien qu'hétérogènes, aux métiers souvent dangereux, aux bénéfices aléatoires car plus ou moins laissés à la discrétion des comptoirs coloniaux installés par les « grandes boîtes » de commerce ou les négociants futés. La mine aussi a façonné des milieux humains typiques, solidaires, égoïstes, ayant leur langage d'initiés, la tradition des prospections héroïques, des bons et des mauvais coups du sort... des grandes ripailles bien arrosées.

Ces différents processus aboutirent, dans le Nord au moins, à mêler les hommes par-delà les origines, à les associer, à les solidariser et à les amalgamer dans un fond psychologique commun fait de réserve sinon d'hostilité face à l'étranger, puis de chaleur et d'entraide envers ceux qui étaient acceptés. Il en est résulté chez beaucoup le goût du nomadisme et de l'amateurisme : « on a fait de la plonge », puis « la mine », puis le « stock » (garde des troupeaux), puis le commerce, puis on est devenu « colon-éleveur »... enfin conseiller municipal...

Une familiarité tournant à la convivialité propre à certains fronts pionniers fit accepter et supporter les contraintes de la situation : isolement souvent durable des familles, pas d'écoles sauf dans les centres, absence de médecin proche, pistes aléatoires, dévastations dues aux cyclones, irrégularité des cours des produits agricoles, incertitude de l'emploi qui, faute de qualification, était souvent un emploi de tâche-ron, sentiment aussi d'être différent par le mode de vie, les habitudes prises par rapport aux autres Calédoniens, aux « gars de la ville ». Incompréhension aussi face aux métropolitains et à leurs valeurs.

Le temps retourné

Mais les « états de grâce » ne sont souvent que temps de maturation, pour des changements futurs. C'est avec la Seconde Guerre mondiale que l'on peut faire débiter le « retournement » de la situation du Nord. L'installation en brousse comme à Nouméa de nombreux camps militaires ou dépôts de l'armée américaine va contribuer à l'ouverture de routes, de pistes, d'aérodromes. Les Américains vont recruter de nombreux employés, souvent bien rémunérés et qui vont découvrir la société d'abondance « made in USA ». Des contacts amicaux ou sentimentaux s'établiront aussi, ouvrant les horizons à de nombreux Calédoniens, les amenant à des prises de conscience nouvelles et ainsi à formuler des exigences nouvelles en ce qui concerne leur vie, leurs habitudes, leurs aspirations.

A partir de 1945, et au moment où la prospérité apportée par la présence américaine s'estompe, des remises en cause politiques vont transformer le théâtre jusque-là inamovible du système colonial. La suppression définitive du régime d'introduction des travailleurs sous contrats (d'origine vietnamienne, indonésienne ou hétéroïde) va enlever au secteur minier et au secteur agricole un contingent important de travailleurs de qualité et d'un coût minoré.

En 1947, avec la suppression des lois de l'indigénat qui s'appliquaient aux autochtones mélanésiens, c'est la remise en cause de la place et du rôle des « indigènes », jusque-là plus ou moins marginalisés dans les réserves, qui débute.

A partir de 1953, l'extension des droits politiques à tous les Mélanésiens, puis à partir de 1956, la mise en place d'une Assemblée territoriale et d'un Conseil de gouvernement autonome, qui vont s'efforcer de décoloniser les structures et les mentalités, montrent l'étendue des changements intervenus.

C'est au niveau des rapports Calédoniens-Mélanésiens actuels et surtout futurs que se situe probablement l'avenir des structures agricoles du territoire (ROUX, 1977).

Longtemps le Canaque a été un acteur à la fois présent et occulté du paysage calédonien. Si nous restons dans le cadre régional du Nord, on peut constater que très tôt un processus de métissage s'est mis en place. La rareté ou l'absence de femmes dans la société pionnière du Nord à ses débuts, le fait aussi qu'une partie des colons européens ne pouvait guère espérer en trouver facilement ailleurs, compte tenu des préjugés de l'époque, ont obligé beaucoup de colons, ne serait-ce que par le caractère géographiquement marginal de leur situation, à prendre partenaire en tribu. Cela explique aujourd'hui à Poum, Arama, Ouégoa, Koumac, l'importance du métissage, et ce, depuis plusieurs générations, et l'attachement renforcé au sol natal par rapport aux régions d'économie de rente du Sud calédonien.

Mais quelques familles ne se sont jamais métissées (à Gomen). En effet, le malaise du métissage en Nouvelle-Calédonie réside dans le fait social indéniable qu'il n'a pas été facilement admis pendant longtemps par la société coloniale, hors du contexte de la « brousse profonde ». Ce n'est guère qu'après 1950 qu'une ouverture des esprits et une acceptation aujourd'hui large du phénomène sont apparues, facilitées par le boom minier et l'installation à Nouméa d'une nouvelle population. Le métissage a buté aussi bien sur les blocages structurels et les coutumes de la société mélanésienne que sur les valeurs de la société coloniale élitiste, dirigée par Nouméa et son « establishment » souvent puritain, en façade au moins. Peut-être ce blocage social envers « les gens d'Ouégoa » ou du « Grand Nord » en général explique-t-il aussi cet « enkystement » dans une structure foncière coloniale archaïque et obsolète jusqu'à nos jours dans certaines zones, au moins du Nord. Réussir l'insertion dans la Calédonie active, affairiste et soucieuse de pureté d'ascendance — les descendants du bagne et des tribus canaques révoltées ont été les deux archétypes négatifs, douloureux et socialement anxiogènes de nombreuses familles calédoniennes de « bonne origine » jusqu'à il y a peu — n'était finalement guère facile pour un broussard du Nord, souvent quasi illettré, métissé, inadapté à la vie urbaine et à ses contraintes sociales. L'étude des biographies familiales illustre bien ce blocage, avec de nombreuses familles du Nord restées enracinées dans la région jusqu'aux années cinquante. Ce n'est guère qu'après cette date que le Nord s'ouvre, que des familles « descendantes » s'installent à Nouméa, que les enfants y présentent les concours administratifs, rentrent en un mot dans les circuits normaux de la vie et des échanges du territoire. Aujourd'hui, dans la plupart des vieilles familles, il y a souvent un fils, un frère, une sœur installés ailleurs, voire à l'étranger, mais le phénomène est récent et nos enquêtes ont rencontré encore des familles qui restent totalement ancrées sur l'espace régional du Nord. Il est évident aussi que la promotion des Mélanésiens au salariat, à la fonction publique et aux responsabilités politiques a contribué aussi à ouvrir, dans le Nord spécialement, le jeu social, et à remettre en cause les pratiques anciennes qui réservaient les emplois publics locaux d'abord aux enfants des familles des colons.

En 1974-1976, la quasi-totalité des colons interrogés estimaient qu'ils n'avaient pas de problèmes avec les indigènes. Réponse stéréotypée qui en fait voulait occulter, en termes de devenir, les problèmes que tous ressentait : concurrence avec les Mélanésiens pour les emplois publics, pour les crédits d'équipement des communes, pour l'attribution des crédits de développement agricole, début de concurrence au sein des partis politiques.

Dernier point à évoquer, l'aspect qualitatif réel et moyen des rapports entre colons et Mélanésiens. Certains observateurs superficiels ou radicaux estiment que les rapports entre les deux groupes sont bloqués depuis longtemps par « les rapports dominateurs/dominés, engendrés par le système colonial rigide mis en place ». Si cette appréciation peut théoriquement être énoncée, elle mérite d'être corrigée dans le temps comme dans l'espace. Depuis une génération au moins, on peut estimer que les rapports humains en Nouvelle-Calédonie ont évolué dans le sens d'un assouplissement et d'un libéralisme institutionnel évident. L'Assemblée territoriale et les Conseils de gouvernement ont arbitrés de plus en plus et au mieux de leurs compétences dans le sens d'une décolonisation, lente peut-être mais réelle, les rapports entre communautés. La création à partir de 1969 de mairies dotées d'un conseil municipal élu au collège unique a contribué aussi à ouvrir un dialogue, à dégager des solutions sensibles aux multiples problèmes nés de statuts différents au niveau du foncier et des problèmes de la vie familiale. D'autre part, le fait qu'une partie du colonat est d'origine métisse a créé aussi certaines solidarités de fait entre des familles de colons et des familles mélanésiennes. Souvent colons et tribus canaques sont liés durablement par des accords tacites pour l'utilisation de terres de colons ou de pâturages en tribus (Diahot) ; quant à la main-d'œuvre temporaire ou permanente, des accords oraux font que tel colon prendra sa main-d'œuvre à telle tribu ou tels clans. On peut noter aussi une entraide entre tribus et colons pour les commissions, les déplacements vers Ouégoa ou Koumac voire Koné (siège de la sous-préfecture). Au niveau des activités ludiques, chasse et pêche, souvent des amis ou voisins européens et canaques se joignent. Certes, cela n'empêche pas aussi les différends (problèmes de barrières, de vagabondage de bétail, de coupes de bois « sauvages », de feux de brousse). A ces différends, finalement normaux en milieu rural quelles que soient les latitudes, s'ajoutent bien sûr aujourd'hui la revendication foncière plus ou moins systématique et depuis peu certaines intimidations verbales et symboliques envers les propriétaires européens. Et dans ce domaine, il y a dégradation des rapports, réflexes d'opposition, voire affrontements limités, il y a peu... Notons quand même aussi que certains propriétaires (ils sont rares à notre connaissance dans le Nord et souvent absentéistes) ont proposé aux tribus voisines de « revendiquer leurs terres » pour que l'Etat les indemnise au meilleur coût ! C'est l'avenir des mesures techniques des opérations de réforme foncière qui conditionnera le type de rapports futurs entre Européens et Mélanésiens et le type d'économie agricole qui pourra être maintenu ou créé.

G. ROCHETEAU (1968) écrivait en 1966 (p. 21) : « Il faut rendre compte en effet du caractère très original des confrontations ethniques dans l'extrême Nord-Calédonien, où indigènes et allogènes vivent dans une sorte de symbiose économique, et où l'Européen, s'il est plus souvent dans une situation privilégiée est aussi souvent, pour l'autochtone, un ami... » Nous ne pouvons que souscrire totalement à ce point de vue qui correspondait à la situation existante jusqu'à il y a peu dans l'ensemble du Nord calédonien.

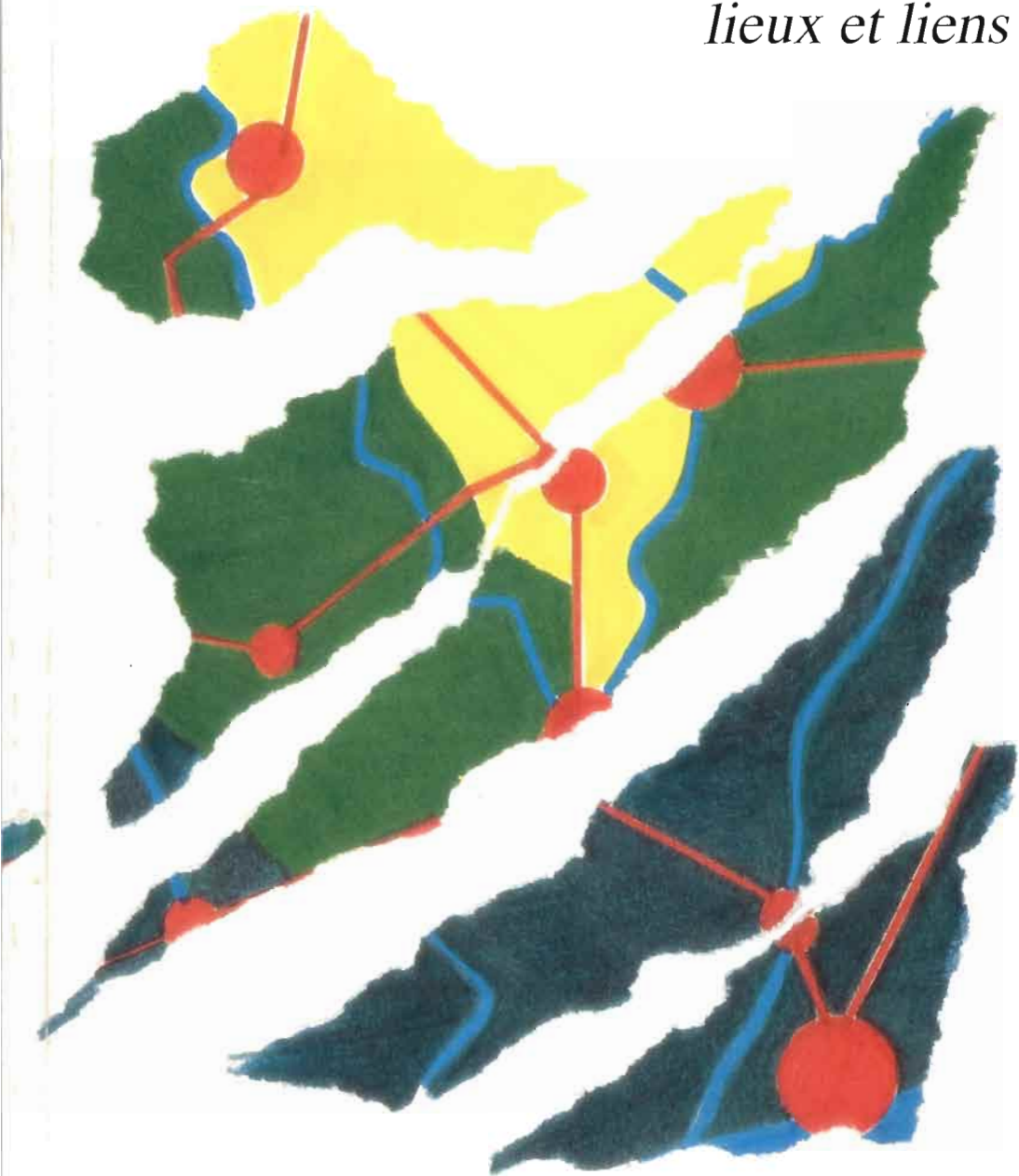
BIBLIOGRAPHIE

- ALBERTI (J.-B.), 1909 — *La colonisation à la Nouvelle-Calédonie, Colonisation pénale, Colonisation libre*, Paris, Larose : 272 p.
- BEAUDOUX (G.), 1973 — *Les blancs sont venus*, 2 tomes, SEHNC, Nouméa.

- DOUGLAS (B.), 1972 — *History of culture contact in North Eastern New Caledonia*, Canberra, 446 p. *mulgr.*
- LACOURGE (G.), 1973 — *Une conquête du hasard*, Nouméa.
- MARIOTTI (J.), 1984 — *A bord de l'Incertaine*, SEHNC, Nouméa.
- ROCHETEAU (G.), 1968 — *Le Nord de la Nouvelle-Calédonie, région économique*. Mémoire ORSTOM, n° 32, Paris : 130 p.
- ROUX (J.-C.), 1977 — *Bilan et perspectives de l'économie rurale de la Nouvelle-Calédonie*. Document publié par le Centre de Productivité de Nouméa, Chambre de commerce et d'industrie, 110 p., *mulgr.*
- SHINEBERG (D.), s.d. — *Ils venaient pour le Santal* (Traduit par A. SUREAU), Publications de la SEHNC n° 3, Nouméa, 454 p.
- TURPIN de MOREL, 1956-1957 — Le Nord : souvenirs, in : *Etudes Mélanésiennes* n° 10-11.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières